

XYZ. La revue de la nouvelle

Micheline La France — Dire que j'existe

Gérald Gaudet



Number 10, Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gaudet, G. (1987). Micheline La France — Dire que j'existe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (10), 3–8.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Micheline La France

Dire que j'existe



Photo: François Royer

Il y a une intelligence de l'histoire comme il y en a une qui émerge à travers l'émotion. À chacun sa manière d'interpréter la vie. À chacun ses nécessités devant un monde qu'il faut souligner dans ses absurdités comme dans ses extravagances. Vous posez une question à Micheline La France, elle n'a pas la ferveur de ceux qui se passionnent pour la théorie. Elle n'a pas non plus la distance ironique de ceux qui font semblant de croire que ce qu'ils portent avec eux dans l'écriture n'a aucun sens. Elle vous parle de ses personnages comme si elle avait suffisamment cohabité avec eux pour prolonger ce que la narration lui a interdit. Elle fait comme raconter ce qui murmure, tressaille entre les lignes.

Avec son recueil de nouvelles, le Fils d'Ariane (Montréal, éd. de la Pleine lune, 1987), après un roman qui a fait du bruit, Bleue (Montréal, éd. Libre Expression, 1985), la femme se donne le droit de parler de son univers, de l'espace qu'elle est en train d'occuper avec tout ce qu'il traîne de projet, de vie et de désir. Elle écrit d'ailleurs parce qu'elle veut toucher «le vrai monde», parce qu'elle veut consentir à elle-même. Ce qui semble parfois difficile pour les personnages qu'elle met en scène. Mais c'est ce qui l'intéresse: voir comment la vie peut être possible chez des gens voués à la banalité et à la mort. En leur donnant le parole. Voilà autant d'individualités à toucher, à comprendre et à aimer. Le Fils d'Ariane est un livre émouvant dans sa quête de beauté malgré le désir de mort qui perturbe l'extravagance et ses singularités. Nouvelle recherche d'identité, bien sûr, mais pour Micheline La France nul ne peut s'engager dans un projet de vie s'il ne s'est donné une existence. D'ailleurs la condition de l'écrivain au Québec la travaille beaucoup.

Gérald Gaudet

Il n'y a pas de pays au monde où il y a autant d'écrivains et si peu de lecteurs. Je pense à mon personnage de Joc dans *Bleue* qui a quelque chose de paranoïaque et de schizophrène en elle et qui se met à raconter sa vie, ce qu'elle n'a jamais fait, mais à un écrivain qui s'appelle Micheline. Et cet écrivain, comment est-il posé, comment apparaît-il dans la tête de celle qui veut se dire? Comme un personnage avec des dentelles, dans la maison, une nappe sur la table. Ce qui en fait une créature impossible, irréaliste selon elle. Alors l'un des chemins qui peut la conduire à l'identité c'est d'abord de se raconter, de prendre conscience de ce qu'elle vit. C'est dire qu'il y a une confiance, un désir, et c'est une façon de sortir de la paranoïa. C'est une manière de commencer à accepter l'identité de *Bleue*.

Qu'est-ce qui empêche Joc de vivre? C'est sa famille, sa société, tout ce qui n'est pas elle. Il en est de même pour l'écrivain. Pour écrire au Québec, je pense qu'il faut être fou ou cesser d'être fou et croire que ce l'on porte on puisse l'achever. Ici, les écrivains ne finissent pas leurs oeuvres. Nelligan, l'a-t-il finie? On en a pour cinquante ans à faire l'autopsie d'une oeuvre qui n'est pas écrite. Et Réjean Ducharme? L'été dernier, on se demandait ce qu'il devenait, s'il n'allait pas nous donner quelque chose d'autre. La société semble

attendre l'écrivain de talent qui va finir son oeuvre. Mais pourquoi les écrivains d'ici, n'achèvent-ils jamais leur oeuvre?

On se souvient du Roman à l'imparfait de Gilles Marcotte et de la Littérature contre elle-même de François Ricard, plus particulièrement, qui renvoyait à Micheline La France l'idée d'une littérature qui n'existe pas.

Je ne peux pas croire qu'il n'y a pas de littérature au Québec parce que j'arrêteraïs d'écrire. Mais c'est très éprouvant pour un écrivain de se confronter toujours à ce type de réflexion. On est obligé de se dire: je n'ai pas le choix, j'essaie de le faire, je continue. On entend les uns clamer: c'est ridicule, on est pas capable de distribuer nos livres et les gens n'en veulent pas, et les autres: c'est une perte de temps, il faut tout miser sur l'économie. Même si c'est vrai, moi je veux d'une autre analyse de la société: je veux écrire pour tout le monde.

À travers ces discours qui nous viennent après la désillusion — on avait tant affirmé l'existence d'une nouvelle littérature au Québec —, il semble que pour Micheline La France la censure n'a pas dit son dernier mot. Écrire c'est toujours un pari à tenir, un défi à relever.

Quand l'écrivain sort de son monde et qu'il va dehors, il n'est pas certain qu'il puisse parler. Il n'arrive pas à se défaire d'une censure sachant qu'il est dans une société qui est peu intéressée à lire — il est beaucoup plus important d'avoir son auto et de se mettre riche que de s'acheter un livre —, devenant de plus en plus persuadé que ton corps social ne veut pas de ce que produisent ton coeur, ton corps et ton intelligence. Les valeurs sont ailleurs.

Micheline La France, a-t-elle de la difficulté à avoir confiance en son oeuvre?

Absolument ! répond-elle. On se dit: qu'est-ce que je fais là? Je perds mon temps. Je serais bien mieux à faire mon souper ou à faire des enfants. La société me dit toujours de faire autre chose que d'écrire. Mais il me faut résister: si j'assume son discours, je le retourne contre moi et j'arrête.

On pourrait songer à Claude Beausoleil et à Victor-Lévy Beaulieu qui, dans la démesure de leur projet, se donnent confiance et luttent avec le pays réel.

Ce n'est pas une confiance, corrige Micheline La France, c'est un acte rationnel. Si Victor-Lévy Beaulieu ne sort pas ses trois cents pages par année, il a peur d'oublier d'écrire et de s'envoyer comme message que le geste n'a pas d'importance. Et pourtant on voit encore nos critiques journalistiques se moquer de ceux qui écrivent encore avec si peu de lecteurs. Ils rendent tout le travail ridicule, y compris celui de l'édition qui serait «trop» subventionnée. On ne prend pas au sérieux la petite structure fragile qu'on a réussi à bâtir autour de la production littéraire. Et on dit à l'écrivain, tout compte fait: tais-toi, tu déranges.

Dans un siècle de l'image, de part en part traversé par «la stratégie des apparences», comme dirait Baudrillard, il n'est pas facile de poser la question de l'être.

Si une petite société comme le Québec prenait conscience qu'entre la vie et la mort il y a l'être et que tout le malaise vient quand tu dérapes, quand tu marches à côté. En lieu et place, elle offre des images à bouffer. C'est ainsi que j'aime me présenter mon siècle. C'est comme cela que je peux expliquer l'obésité affective de la mère de Joc... Ça n'a pas de bon sens pour un écrivain de vivre là-dedans. Il ne peut pas tricher sur l'image.

D'ailleurs, ce qui cherche à se dire dans les récits de l'auteure, ce qui perçoit par delà les fibres sensibles d'une écriture qui va à l'essentiel et qui touche le projet de vie de l'individu, donc de l'humanité, c'est l'effort de chacun/le fait pour tenir en vie tant le désir traverse l'impossible et la mort. Micheline La France veut poser l'être d'une personne en se situant de son côté.

Si je pense à Joc et à ses souliers Zellers, il s'agit de son être du moment. Quand elle va s'acheter des fruits et des légumes et qu'elle met une nappe chez elle, elle ne le fait pas pour l'image ou pour les autres, elle le fait parce que cela correspond à son être. Et quand elle va déménager dans un trois pièces, c'est que son être prendra plus d'espace.

Avec chacun de mes personnages, on entre par un petit point et tout à coup l'individu prend tout l'espace. On est attaché à lui, on veut savoir ce qui va lui arriver. Ce qui m'intéresse au fond comme écrivain, c'est de voir comment cet être émerge. Chacun va chercher dans le concret, dans ce qui lui est présenté, il va trouver par exemple Roland qui lui parle de la beauté et qui lui dit que parfois elle avale. Il met cela dans sa tête et il est lui-même avalé par la beauté.

Et l'éclat du rire comme manifestation de l'être...

Certaines activités sont le propre de l'homme. Il y a parler, faire quelque chose avec ses mains et rire. Il semblerait que le rire est intelligent. C'est qu'il porte avec lui une information, une gratuité comme l'art, la parole et l'oeil le font. Le rire témoigne de l'existence et il me dit un plaisir, une ironie, une complicité. Ce que voulait faire Suzanne Marcil devant un ordinateur, c'était rire. Elle ne pouvait pas écrire, quand elle écrivait elle corrigeait les fautes des dictionnaires; elle ne pouvait pas parler, elle n'aurait pas été efficace; elle pouvait rire, mais pas avec les autres puisqu'il n'y avait pas de communication. Donc devant la machine, il n'y avait qu'à rire.

Rire, c'est comme écrire. Si j'en suis capable, c'est parce que je me sens bien. C'est parce que j'ai résolu mon être. Il y a des moments, par contre, où mon être est terni par tout ce que j'entends, par tout ce qu'on veut faire de moi, quand on veut atteindre à ma liberté.

Écrire, ce serait agrandir son espace, naître de soi-même. Mais écrire c'est aussi voir et voir est exigeant: voir trouble, montre la beauté, commande l'accueil.

J'ai une amie qui s'appelle Claire Tourigny et qui va publier l'an prochain, qui a écrit à l'âge de dix-huit ans: *Voir est peut-être le seul acte irréversible*. Moi, quand je vois je ne peux pas faire comme si cela ne s'était pas produit. Même si cela me dérange, même si je ne sais pas vivre avec ce que j'ai vu. Je suis responsable de ce que je vois. Que je l'accepte ou que je ne l'accepte pas, voir est un consentement. Joc n'était pas obligée de prendre *Bleue* et de commencer à le lire. Elle l'a dit d'ailleurs: je ne lirai pas *Bleue*, je vais prendre une douche. C'est qu'elle savait que cela concernait son être. On n'a d'autre choix dans la vie que d'être concerné par son être. Autrement, la vie va s'occuper de toi et te le faire payer très cher.

Micheline La France semble vivre et écrire avec tous les sens du mot histoire. Écrire, ce serait tour à tour ou à la fois faire des histoires, s'inventer une histoire, raconter des histoires de fou ou des histoires d'île.

C'est Lord Durham qui disait que nous étions un peuple sans histoire. Depuis ce temps, on nous a raconté des histoires! On ne sait même pas ce qui est arrivé aux Indiens. On ne veut pas le savoir d'ailleurs. Mais c'est beau aussi une histoire. Quand j'étais petite, on m'en racontait et c'était magique: j'aime le fabuleux, j'ai besoin du merveilleux dans ma vie. Raconter une histoire, en ce sens-là, c'est rire: c'est donner quelque chose, c'est apporter un surplus d'existence. C'est gratuit et c'est un plaisir. Le plaisir, c'est une manière d'être qui se communique. Le plaisir, c'est communiquer. C'est offrir une histoire au plus près de soi. C'est partager avec les autres ce qui est précieux pour soi. C'est énorme ! Personne n'a besoin d'histoires dans notre société.

Il n'y a pas de pays où il y a autant de conteurs qu'au Québec. On est un pays sans histoire et pourtant on n'arrête pas d'en raconter. Les plus belles histoires nous viennent du conteur qui cherche à dire sans se mettre en valeur: il est là simplement pour avoir du plaisir et pour faire plaisir. Et les histoires de fou? Un fou, c'est tout juste ce qu'il a à faire se conter des peurs, il n'a pas de responsabilité, il est au B.S.. Quand il se raconte une histoire il se contente de n'être qu'un fou.

Que je fasse une nouvelle ou un roman, je me débats avec les mêmes questions: l'être, l'agrandissement de l'espace. L'esthétique de la nouvelle m'intéresse comme esthétique de la fugue alors que le roman m'apparaît comme une symphonie. Pour travailler ma symphonie, je vais mettre trois ans: il faut que je garde cette force, cette énergie pour partir d'un point, finir à l'autre et creuser ce que j'ai à creuser. Mais ce n'est pas une ligne droite. C'est une sphère. Le point du roman, c'est Bleue, non Joc. Bleue est un centre qui informe chaque démarche de Joc qui se trouve à la périphérie. Chaque fois qu'on a essayé de tracer une ligne droite, on a dit que la structure était mauvaise. Par ailleurs, même si on croit que mes nouvelles sont linéaires, on se trompe. Il y a aussi dans ma façon de travailler une petite sphère. Je suis faite. Je fais toujours des ronds.